Document généré le 19 avr. 2025 05:59

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Larose, Godbout ou l'école du mépris

Jean Larose, *L'Amour du pauvre*, Montréal, Boréal, collection « Papiers collés », 1991, 256 p.

Jacques Godbout, *L'Écrivain de province. Journal 1981-1990*, Paris, Seuil, collection « Fiction et Cie », 1991, 316 p.

Jacques Pelletier

Numéro 64, hiver 1991–1992

URI : https://id.erudit.org/iderudit/38522ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Pelletier, J. (1991). Compte rendu de [Larose, Godbout ou l'école du mépris / Jean Larose, *L'Amour du pauvre*, Montréal, Boréal, collection « Papiers collés », 1991, 256 p. / Jacques Godbout, *L'Écrivain de province. Journal 1981-1990*, Paris, Seuil, collection « Fiction et Cie », 1991, 316 p.] *Lettres québécoises*, (64), 42–43.

Tous droits réservés © Les Éditions Valmont, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Jean Larose, *L'Amour du pauvre*, Montréal, Boréal, collection «Papiers collés», 1991, 256 p., 22,50 $.
Jacques Godbout, *L'Écrivain de province. Journal 1981-1990*, Paris, Seuil, collection «Fiction et Cie», 1991, 316 p.

Larose, Godbout ou l'école du mépris

Deux livres qui prônent, avec verve et ostentation, les valeurs incontournables de la France et qui dénoncent la pauvreté intellectuelle de l'homme d'ici !

ESSAI
Jacques Pelletier

EST-IL POSSIBLE de rendre compte objectivement des analyses et des propositions avancées par Jean Larose dans *L'Amour du pauvre*, de les considérer pour elles-mêmes, en faisant abstraction de la manière particulièrement désagréable dont elles sont énoncées ? Ne risquerait-on pas alors de passer à côté de l'essentiel, c'est-à-dire de l'attitude, de la posture, hautaine, dédaigneuse, de l'analyste à l'endroit des réalités «dégradées» dont il parle ? Ces pauvres réalités que constituent la littérature québécoise, la culture populaire, le féminisme, le mouvement gai, la création littéraire, le nationalisme québécois – et j'en oublie sans doute – que Larose passe en revue et exécute les unes après les autres d'un revers de la main, sans prendre la peine de les analyser, se contentant de les juger et de les rejeter du haut de la tour à laquelle il s'agrippe et d'où il plonge un regard averti et blasé sur le petit monde mesquin, sans grandeur – et en cela québécois, bien sûr !– qui l'entoure.

Cette position en retrait, en surplomb lui permet de respirer un autre air que le commun des mortels de la «tribu québécoise» – ces pauvres ilotes – et de communier avec l'esprit de Paris, ce flambeau de la civilisation occidentale où naguère, étudiant, il a cherché et trouvé le «nouveau monde» de sa «vérité» (p. 203) et qui lui sert maintenant de jauge pour évaluer la société québécoise.

Là-haut sur la montagne, en compagnie de quelques compagnons d'élite, de *happy few* triés sur le volet, collaborateurs de *Liberté*, d'*Études françaises*, écrivains du Boréal – et il aurait pu ajouter à cette liste certains chroniqueurs de Radio-Canada et d'*Actualité*, officines où ces intellectuels de haut niveau doivent parfois vulgariser leur savoir –, là-haut sur la montagne donc, quand il n'est pas engagé dans un dialogue profond avec un grand esprit de l'époque ou du passé, il se permet de jeter un regard, amusé parfois, cynique le plus souvent, sur la société québécoise et ses problèmes.

Quel est son diagnostic ? Pour faire vite, disons que si la société québécoise est malade, c'est parce que son système d'éducation est pourri. Celui-ci repose sur une «pédagogie du vécu» axée sur l'expression, la communication plutôt que sur l'acquisition de connaissances que permet une discipline austère et sévère. Le remède? Revenir à une forme de culture traditionnelle, réhabiliter – sans le reprendre dans les mêmes formes, bien entendu – l'ancien cours classique qui véhiculait, semble-t-il, une «tradition de critique et d'innovation» (p. 42) et privilégiait la littérature dont Larose prétend qu'elle doit occuper une «position hégémonique dans l'éducation». (p. 15)

À première vue une telle proposition devrait ravir les littéraires que nous sommes : la littérature en position d'hégémonie, c'est à priori intéressant sauf qu'on aimerait bien savoir en vertu de quoi, à partir de quelle analyse et de quelle conception de l'éducation cette proposition fait sens. Or, là-dessus, on cherchera en vain une argumentation chez l'analyste. Celui-ci se contente d'énoncer ses propositions frivoles sur le mode déclamatoire, de promulguer ses soi-disant solutions sous forme d'encycliques papales, sans examen et sans discussion.

Que la littérature ré-occupe une part plus importante dans le système scolaire, on le veut bien, et là-dessus on pourrait suivre Larose sans trop de réserves, mais une «position hégémonique» ? et en s'inspirant de l'exemple de l'ancien cours classique décrit, on s'en rappelle, comme «tradition de critique et d'innovation» alors que ce système, s'il possédait des qualités indéniables, était tout sauf «critique» et «innovateur», voué au contraire à la célébration des formes les plus conservatrices et réactionnaires de la culture occidentale (je renvoie Larose, à titre d'exemple, au *Manuel de littérature* de Mgr Calvet: c'était critique et innovateur, ça? En réalité, ce système n'a été

progressiste que dans la mesure où il a autorisé certains esprits libres à se manifester en son sein et à le contester de l'intérieur : ni plus ni moins).

Ce genre de raccourci imprègne l'ensemble des analyses et propositions de l'analyste. S'il a raison par exemple d'exiger plus de rigueur dans l'enseignement de la littérature et l'évaluation des travaux des étudiants, est-il pour autant fondé de proposer que cela se fasse selon le modèle français des programmes et examens nationaux ? En quoi cela permettrait-il d'améliorer la situation actuelle ?

S'il est juste par exemple d'adopter une attitude critique devant la culture de masse, faut-il par ailleurs la refuser au nom de principes abstraits et s'interdire de l'étudier en tant que phénomène porteur d'un sens à interroger et à comprendre ?

De même, si un certain nationalisme québécois est détestable, celui de *Québec français* et du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* par exemple, du moins chez certains de ses animateurs – pas tous, encore là il faudrait nuancer –, le nationalisme québécois doit-il pour autant être rejeté dans son ensemble comme manifestation primitive, irrationnelle de la «tribu québécoise», symbole de sa petitesse et de son refus de la grandeur ? Grandeur d'ailleurs curieusement symbolisée ici par De Gaulle, un nationaliste impénitent s'il en fut et un sacré conservateur, ce que Larose dans son aveuglement «parisien» ne semble pas réaliser.

Il est vrai qu'il n'en est pas à une contradiction près dans son livre dont il écrit quelque part, dans un éclair de lucidité, qu'il est agacé par ses «incompréhensibles amalgames et par toute cette bouillante cuisine, ce barbouillage de concepts mal cousus» (p. 242) ; et il aurait pu ajouter : par les préjugés grossiers que l'auteur entretient, en vrai mâle sans doute, sur les gais et le Québec qui serait d'ailleurs, à l'en croire, une «sorte de pays gai» (p. 227) – eh bien ! eh bien ! –, sur le féminisme, aile militante de la culture «maternisante» qui infantilise les hommes québécois. Ceux-ci, on s'en sera sans doute rendu compte, ont un «accent d'impuissant sexuel ou d'homosexuel» (p. 232) – je cite: c'est écrit en français dans le texte ; qui dit mieux, si ce n'est peut-être Denise Bombardier parlant des critiques québécois, ces pères impuissants ? Larose, Bombardier : même combat! – ; heureusement, ce pauvre homme québécois, en recourant au français de Paris, pourra toutefois «enfin devenir un homme». (p. 233) – Tout espoir n'est donc pas perdu !

Ces analyses et propositions douteuses s'accommodent fort bien, par ailleurs, de notions convenues, passe-partout, jamais précisées et encore moins définies. Ainsi en est-il de la référence au marxisme et en particulier à Gramsci ; l'a-t-il lu ? et que connaît-il du marxisme au-delà des lieux communs et de sa formation «vaguement gauchiste» (p. 51) à Paris ? Cette imprécision, ce flottement valent tout autant pour sa conception du réalisme, synonyme du «vécu» si vivement décrié tout au long de l'essai : Balzac, c'est un écrivain du «vécu», peut-être ? Et que penser d'une modernité définie comme éternelle, «tradition de rupture et de liberté qui remonte à l'Antiquité» (p. 47) ? Que peut-on décrire, comprendre et expliquer avec une notion aussi floue ?

Bref, si l'on excepte les analyses parfois pénétrantes de certains films des années 1980, il ne reste pas grand-chose dans cet *Amour du pauvre*, livre de ressentiment, de mépris écrit par un exilé de l'intérieur, en rupture de ban avec un pays qu'il ne juge pas à sa hauteur, incarnation dégradée, dérisoire, appauvrie du système culturel et social français sur-valorisé et mythifié sur le mode de la projection fantasmatique. La France rêvée par Larose n'a guère de parentés, en effet, avec le pays réel et ses contradictions qu'il ne voit pas plus que la réalité québécoise qui est tout de même, malgré ses manques, ses limites et ses défauts, autre chose que la caricature minable qu'il en fournit.

L'Écrivain de province

Cette vision désenchantée, on la rencontre aussi chez Godbout, avec cependant des nuances dont ne s'embarrasse guère Larose dont l'auteur de *L'Écrivain de province* a bien aimé les analyses ; il l'a écrit dans *L'Actualité*, relais médiatique – appartenant ou non à la culture de masse décriée par nos bons apôtres ? – de cette école du mépris.

Que trouve-t-on dans ce journal tenu à différents moments, de manière irrégulière, dans la décennie de l'après–référendum ? Des analyses parfois très stimulantes sur la culture moderne et le règne du consumership qui rappellent *Le Murmure marchand*. Des réflexions sur la société chinoise qui ne manquent pas de pertinence, notamment lorsqu'elles mettent en juste perspective nos représentations d'Occidentaux. Une appréciation assez juste de l'évolution du Québec contemporain, différente de la vision crépusculaire de Larose. Des évocations de personnalités du milieu politique et littéraire ; Godbout semble fréquenter beaucoup de beau monde, de Bourassa à Trudeau en passant par Denise Bombardier et Lise Bissonnette. Des critiques d'intellectuels et d'écrivains québécois qui n'appartiennent pas à son réseau : Victor-Lévy Beaulieu dont il n'aime pas l'écriture, Fernand Dumont qu'il juge «bondieusard» et qui a surtout le défaut d'être un penseur grave, profond, se tenant à l'écart du tam-tam médiatique que Godbout et consorts, en dépit de leurs protestations pour la galerie, prisent bien et auquel ils participent volontiers.

L'«écrivain de province», enfin, sur un autre plan, admet ce qu'il appelle sa «relative superficialité», si bien décrite dans un texte de Pascal Bruckner qu'il cite et reprend à son compte pour mieux se dédouaner. Mais cette auto-ironie ne change rien à l'affaire et ne donne pas pour autant à Godbout la profondeur qu'en effet il ne possède guère.

À l'occasion il sait se faire touchant, notamment lorsqu'il évoque son vieillissement, cette cruelle fatalité, sa dispersion dans de nombreuses activités où il a parfois l'impression de se perdre plutôt que de se trouver et de produire l'œuvre qui l'appelle. C'est cette dimension qui m'apparaît la plus intéressante dans ce journal qui, sur d'autres plans, reprend les positions de colonisé d'un Larose sous la forme trafiquée d'un internationalisme creux et abstrait, à la remorque de l'air du temps.